

faut qu'elle soit propre au sujet, qu'il n'y ait rien de trop ni rien de manque.

¶ L'éloquence est une peinture de la pensée; et ainsi, ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau, au lieu d'un portrait.

XCVII.

Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple¹.

XCVIII.

La force est la reine du monde, et non pas l'opinion; mais l'opinion est celle qui use de la force.

¶ On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur.

¶ Il faut, en tout dialogue et discours, qu'on puisse dire à ceux qui s'en offensent: De quoi vous plaignez-vous?

CHAPITRE XXV.

PENSÉES PUBLIÉES DEPUIS 1843.

I.

Quand notre passion nous porte à faire quelque chose, nous oublions notre devoir. Comme on aime un livre, on le lit, lorsqu'on devrait faire autre chose. Mais, pour s'en souvenir, il faut se proposer de faire quelque chose qu'on hait; et lors on s'excuse sur ce qu'on a autre chose à faire, et on se souvient de son devoir par ce moyen.

¹ Cela veut dire tout simplement qu'il faut avoir la raison profonde et distincte de ce dont le peuple a le bon sens confus, et en parlant comme le peuple, savoir mieux que lui pourquoi on le dit.
(Sainte-Beuve.)

II.

Quel dérèglement de jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien, et la durée de son bonheur, et de sa vie, que celle de tout le reste du monde!

III.

Il y a des herbes sur la terre; nous les voyons, de la lune on ne les verrait pas. Et sur ces herbes, des poils; et dans ces poils, de petits animaux: mais après cela, plus rien. — O présomptueux! — Les mixtes sont composés d'éléments; et les éléments, non. O présomptueux! Voici un trait délicat. Il ne faut pas dire qu'il y a ce qu'on ne voit pas; il faut donc dire comme les autres, mais non pas penser comme eux.

IV.

... Non-seulement nous regardons les choses par d'autres côtés, mais avec d'autres yeux; nous n'avons garde de les trouver pareilles.

V.

L'éternuement absorbe toutes les facultés de l'âme, aussi bien que la besongne¹; mais on n'en tire pas les mêmes conséquences contre la grandeur de l'homme, parce que c'est contre son gré. Et quoiqu'on se le procure, néanmoins c'est contre son gré qu'on se le procure; ce n'est pas en vue de la chose même, c'est pour une autre fin; et ainsi ce

¹ C'est-à-dire l'acte de la génération. *Besongne* est le mot dont se sert Montaigne.

n'est pas une marque de la faiblesse de l'homme, et de sa servitude sous cette action.

VI.

Il n'est pas honteux à l'homme de succomber sous la douleur, et il lui est honteux de succomber sous le plaisir. Ce qui ne vient pas de ce que la douleur nous vient d'ailleurs, et que nous recherchons le plaisir; car on peut rechercher la douleur, et y succomber à dessein, sans ce genre de bassesse. D'où vient donc qu'il est glorieux à la raison de succomber sous l'effort de la douleur, et qu'il lui est honteux de succomber sous l'effort du plaisir? C'est que ce n'est pas la douleur qui nous tente et nous attire. C'est nous-mêmes qui volontairement la choisissons et voulons la faire dominer sur nous; de sorte que nous sommes maîtres de la chose; et en cela c'est l'homme qui succombe à soi-même: mais dans le plaisir, c'est l'homme qui succombe au plaisir. Or il n'y a que la maîtrise et l'empire qui fait la gloire, et que la servitude qui fait la honte.

VII.

Ceux qui, dans de fâcheuses affaires, ont toujours bonne espérance, et se réjouissent des aventures heureuses, s'ils ne s'affligent également des mauvaises, sont suspects d'être bien aises de la perte de l'affaire, et sont ravis de trouver ces prétextes d'espérance pour montrer qu'ils s'y intéressent, et couvrir par la joie qu'ils feignent d'en concevoir celle qu'ils ont de voir l'affaire perdue.

VIII.

Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est la mort.

IX.

Nous nous connaissons si peu, que plusieurs pensent aller mourir quand ils se portent bien, et plusieurs pensent se porter bien quand ils sont proche de mourir, ne sentent pas la fièvre prochaine, ou l'abcès prêt à se former.

X.

La nature recommence toujours les mêmes choses, les ans, les jours, les heures; les espaces de même et les nombres sont bout à bout à la suite l'un de l'autre. Ainsi se fait une espèce d'infini et d'éternel. Ce n'est pas qu'il y ait rien de tout cela qui soit infini et éternel, mais ces êtres terminés se multiplient infiniment; ainsi il n'y a, ce me semble, que le nombre qui les multiplie qui soit infini.

XI.

Quand on dit que le chaud n'est que le mouvement de quelques globules, et la lumière le *conatus recedendi* que nous sentons, cela nous étonne. Quoi? que le plaisir ne soit autre chose que le ballet des esprits? Nous en avons conçu une si différente idée! et ces sentiments-là nous semblent si éloignés de ces autres que nous disons être les mêmes que ceux que nous leur comparons! Le sentiment du feu, cette chaleur qui nous affecte d'une manière tout autre que l'attouchement, la réception du son et de la lumière, tout cela nous semble mystérieux, et cependant cela est grossier comme un coup de pierre. Il

est vrai que la petitesse des esprits qui entrent dans les pores touchent d'autres nerfs, mais ce sont toujours des nerfs touchés.

XII.

Si un animal faisait par esprit ce qu'il fait par instinct, et s'il parlait par esprit ce qu'il parle par instinct, pour la chasse, et pour avertir ses camarades que la proie est trouvée ou perdue, il parlerait bien aussi pour des choses où il a plus d'affection, comme pour dire : Rongez cette corde qui me blesse, et où je ne puis atteindre.

XIII.

Nous ne nous soutenons pas dans la vertu par notre propre force, mais par le contre-poids de deux vices opposés, comme nous demeurons debout entre deux vents contraires : ôtez un de ces vices, nous tombons dans l'autre.

XIV.

Ils disent que les éclipses présagent malheur, parce que les malheurs sont ordinaires; de sorte qu'il arrive si souvent du mal, qu'ils devinent souvent; au lieu que s'ils disaient qu'elles présagent bonheur, ils mentiraient souvent. Ils ne donnent le bonheur qu'à des rencontres du ciel rares; ainsi ils manquent peu souvent à deviner.

XV.

La mémoire est nécessaire pour toutes les opérations de l'esprit.

XVI.

Instinct et raison, marques de deux natures.

XVII.

Quand je considère la petite durée de ma vie, absorbée dans l'éternité précédant et suivant; le petit espace que je remplis, et même que je vois, abîmé dans l'infinie immensité des espaces que j'ignore et qui m'ignorent, je m'effraye, et m'étonne de me voir ici plutôt que là; car il n'y a point de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors. Qui m'y a mis? par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été destiné à moi? — *Memoria hospitis unius diei prætereuntis.*

XVIII.

Combien de royaumes nous ignorent!
¶ Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye.

XIX.

Je porte envie à ceux que je vois dans la foi vivre avec tant de négligence, et qui usent si mal d'un don duquel il me semble que je ferais un usage si différent.

XX.

Chacun est un tout à soi-même, car lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

XXI.

Le monde ordinaire a le pouvoir de ne pas songer à ce qu'il ne veut pas songer. Ne pensez pas aux passages du Messie, disait le Juif à son fils. Ainsi font les nôtres souvent. Ainsi se conservent les fausses religions; et la vraie même, à l'égard de

beaucoup de gens. Mais il y en a qui n'ont pas le pouvoir de s'empêcher ainsi de songer, et qui songent d'autant plus qu'on leur défend. Ceux-là se défont des fausses religions; et de la vraie même, s'ils ne trouvent des discours solides.

XXII.

Qu'il y a loin de la connaissance de Dieu à l'aimer!

XXIII.

Es-tu moins esclave, pour être aimé et flatté de ton maître? Tu as bien du bien, esclave: ton maître te flatte. Il te battra tantôt.

XXIV.

Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi, que je trouve tout ce que j'y vois¹.

XXV.

Ennui. — Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaire, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide. Incontinent

¹ Pascal ne traite pas Montaigne toujours grandement comme dans l'entrevue avec M. de Sacy: il l'insulte et le rapetisse; il voudrait l'avilir: « *il est plein de mots sales et déshonnêtes... Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre!...* » Puis, presque aussitôt, on a un retour, une réminiscence: « *La coutume doit être suivie...* » Ou encore, ce qui est plus formel et qui lui échappe: « Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement; ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires et qu'il parlait trop de soi. » Et ailleurs il le qualifie tout d'un coup *l'incomparable auteur de l'art de conférer...* On pourrait résumer de la sorte: Pascal, dans toute sa vie et dans toute son œuvre, n'a fait et voulu faire que deux choses: combattre à mort les jésuites dans les *Provinciales*, ruiner et anéantir Montaigne dans les *Pensées*.

(Sainte-Beuve.)

il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir.

¶ *Agitation.* — Quand un soldat se plaint de la peine qu'il a, ou un laboureur, etc., qu'on les mette sans rien faire.

XXVI.

L'homme n'agit point par la raison, qui fait son être.

XXVII.

Bassesse de l'homme jusqu'à se soumettre aux bêtes, jusqu'à les adorer.

XXVIII.

... Tous leurs principes sont vrais, des pyrrhoniens, des stoïques, des athées, etc. Mais leurs conclusions sont fausses, parce que les principes opposés sont vrais aussi.

XXIX.

Les philosophes ont consacré les vices, en les mettant en Dieu même; les chrétiens ont consacré les vertus.

XXX.

Immatérialité de l'âme. Les philosophes qui ont dompté leurs passions, quelle matière l'a pu faire?

XXXI.

La belle chose, de crier à un homme qui ne se connaît pas, qu'il aille de lui-même à Dieu! Et la belle chose, de le dire à un homme qui se connaît!

XXXII.

Recherche du vrai bien. — Le commun des hommes met le bien dans la fortune et dans les biens du dehors, ou au moins dans le divertissement. Les philo-

sophes ont montré la vanité de tout cela, et l'ont mis où ils ont pu.

¶ Pour les philosophes ¹ 288 souverains biens.

¶ *Ut sis contentus temetipso et ex te nascentibus bonis.*

Il y a contradiction, car ils conseillent enfin de se tuer. Oh ! quelle vie heureuse, dont on se délivre comme de la peste !

¶ Il est bon d'être lassé et fatigué par l'inutile recherche du vrai bien, afin de tendre les bras au libérateur.

XXXIII.

Mon Dieu, que ce sont de sots discours ! « Dieu aurait-il fait le monde pour le damner ? demanderait-il tant de gens si faibles ? » etc. Pyrrhonisme est le remède à ce mal, et rabattra cette vanité.

XXXIV.

Dira-t-on que pour avoir dit que la justice est partie de la terre, les hommes aient connu le péché originel ? — *Nemo ante obitum beatus est.* — C'est-à-dire qu'ils aient connu qu'à la mort la béatitude éternelle et essentielle commence ?

XXXV.

Le bon sens. — Ils sont contraints de dire : Vous n'agissez pas de bonne foi ; nous ne devrions pas, etc. Que j'aime à voir cette superbe raison humiliée et suppliante ! Car ce n'est pas là le langage d'un homme à qui on dispute son droit, et qui le défend

¹ « Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celui qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme ; duquel, par le calcul de Varro, nasquirent deux cents quatre vingts huit sectes, »
(Montaigne.)

les armes et la force à la main. Il ne s'amuse pas à dire qu'on n'agit pas de bonne foi, mais il punit cette mauvaise foi par la force.

XXXVI.

L'Ecclésiaste montre que l'homme sans Dieu est dans l'ignorance de tout, et dans un malheur inévitable. Car c'est être malheureux que de vouloir et ne pouvoir. Or, il veut être heureux et assuré de quelque vérité, et cependant il ne peut ni savoir, ni ne désirer point de savoir. Il ne peut même douter.

XXXVII.

On a bien de l'obligation à ceux qui avertissent des défauts, car ils mortifient. Ils apprennent qu'on a été méprisé, ils n'empêchent pas qu'on ne le soit à l'avenir, car on a bien d'autres défauts pour l'être. Ils préparent l'exercice de la correction et l'exemption d'un défaut.

XXXVIII.

Nulle secte ni religion n'a toujours été sur la terre que la religion chrétienne.

¶ Il n'y a que la religion chrétienne qui rende l'homme aimable et heureux tout ensemble. Dans l'honnêteté, on ne peut être aimable et heureux tout ensemble.

XXXIX.

La foi est un don de Dieu. Ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnaient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y mène pas néanmoins.

XL.

Les figures de la totalité de la rédemption, comme que le soleil éclaire à tous, ne marquent qu'une totalité; mais les figurantes des exclusions, comme des Juifs élus à l'exclusion des Gentils, marquent l'exclusion.

« JÉSUS-CHRIST rédempteur de tous. » — Oui, car il a offert; comme un homme qui a racheté tous ceux qui voudront venir à lui. Ceux qui mourront en chemin, c'est leur malheur; mais quant à lui, il leur offrait rédemption. — Cela est bon en cet exemple, où celui qui rachète et celui qui empêche de mourir sont deux, mais non pas en JÉSUS-CHRIST, qui fait l'un et l'autre. — Non, car JÉSUS-CHRIST, en qualité de rédempteur, n'est pas peut-être maître de tous; et ainsi, en tant qu'il est en lui, il est rédempteur de tous.

XLI.

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire. Non, c'est pour vous éloigner de croire.

¶ Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner.

XLII.

Quand Épictète aurait vu parfaitement bien le chemin, il dit aux hommes : Vous en suivez un faux; il montre que c'en est un autre, mais il n'y mène pas. C'est celui de vouloir ce que Dieu veut; JÉSUS-CHRIST seul y mène : *Via, veritas.*

XLIII.

Je considère JÉSUS-CHRIST en toutes les personnes et en nous-mêmes. JÉSUS-CHRIST comme père en son

Père, JÉSUS-CHRIST comme frère en ses frères, JÉSUS-CHRIST comme pauvre en les pauvres, JÉSUS-CHRIST comme riche en les riches, JÉSUS-CHRIST comme docteur et prêtre en les prêtres, JÉSUS-CHRIST comme souverain en les princes, etc. Car il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grand, étant Dieu, et est par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject : pour cela il a pris cette malheureuse condition, pour pouvoir être en toutes les personnes, et modèle de toutes conditions.

XLIV.

Les psaumes chantés par toute la terre.

Qui rend témoignage de Mahomet? Lui-même. JÉSUS-CHRIST veut que son témoignage ne soit rien.

La qualité de témoins fait qu'il faut qu'ils soient toujours et partout, et, misérable, il est seul¹.

XLV.

Ce n'est pas une chose rare qu'il faille reprendre le monde de trop de docilité; c'est un vice naturel comme l'incrédulité, et aussi pernicieux. Superstition.

XLVI.

Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition; il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux.

Je ne comprends pas en cela ceux qui sont dans la véritable piété de mœurs et tous ceux qui croient par un sentiment du cœur.

¹ « Il est seul. » (Mahomet.)

XLVII.

Ceux qui n'aiment pas la vérité prennent le prétexte de la contestation de la multitude de ceux qui la nient. Et ainsi leur erreur ne vient que de ce qu'ils n'aiment pas la vérité ou la charité; et ainsi ils ne sont pas excusés.

XLVIII.

Tant s'en faut que d'avoir ouï dire une chose soit la règle de votre créance, que vous ne devez rien croire sans vous mettre en l'état comme si jamais vous ne l'aviez ouï. C'est le consentement de vous à vous-même, et la voix constante de votre raison, et non des autres, qui vous doit faire croire.

Le croire est si important! Cent contradictions seraient vraies.

Si l'antiquité était la règle de la créance, les anciens étaient donc sans règle. Si le consentement général; si les hommes étaient péris?

Fausse humilité, orgueil. Levez le rideau. Vous avez beau faire; si faut-il ou croire, ou nier, ou douter. N'aurons-nous donc pas de règle? Nous jugeons des animaux qu'ils font bien ce qu'ils font: n'y aurait-il point une règle pour juger des hommes? Nier, croire, et douter bien, sont à l'homme ce que le courir est au cheval.

XLIX.

Notre religion est sage et folle. Sage, parce qu'elle est la plus savante, et la plus fondée en miracles, prophéties, etc. Folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas

croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix, *ne evacuata sit crux*. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, car il venait pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et signes.

L.

La loi obligeait à ce qu'elle ne donnait pas. La grâce donne ce à quoi elle oblige.

LI.

Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants.

LII.

Que je hais ces sottises, de ne pas croire l'Eucharistie, etc...! Si l'Évangile est vrai, si JÉSUS-CHRIST est Dieu, quelle difficulté y a-t-il là?

LIII.

Le juste agit par foi dans les moindres choses: quand il reprend ses serviteurs, il souhaite leur conversion par l'esprit de Dieu, et prie Dieu de les corriger, et attend autant de Dieu que de ses répréhensions, et prie Dieu de bénir ses corrections. Et ainsi aux autres actions.

¶ De tout ce qui est sur la terre, il ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs. Il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

LIV.

Pourquoi Dieu a établi la prière. — 1° Pour com-